

« MES FRÈRES » : LA CONSTITUTION DE LA FRATERNITÉ VOLTAIRIENNE DANS LE *SERMON DU RABBIN AKIB*

Antonio Gurrado

Voltaire Foundation, Université d'Oxford

Qui est ma mère, et qui sont mes frères ?
(Matthieu, XII, 48)

Le *Sermon du rabbin Akib* (1761) est la première œuvre de Voltaire à commencer par l'invocation « Mes chers frères »¹. Voltaire donne la parole à un rabbin de Smyrne imaginaire qui s'adresse à ses frères pour déplorer la mort sur un bûcher à Lisbonne de « trente-sept de [leurs] frères condamnés »². L'invocation « mes frères » revient neuf fois dans le cours de ce bref texte ; elle constitue ainsi un *leitmotiv* qui tend à garantir la vraisemblance stylistique du sermon, en donnant à penser au lecteur que le rabbin a effectivement devant lui un public auquel il s'adresse. C'est un artifice que Voltaire emploiera souvent dans des œuvres postérieures, mais le fait que ce procédé revienne presque obsessionnellement dans une période déterminée de sa correspondance nous fait penser qu'il s'agit aussi et surtout d'une manière de fixer les frontières du groupe de ceux qui peuvent se reconnaître comme ses « frères » et, par conséquent, d'exprimer la perception de soi et la constitution progressive de son image publique.

La distribution chronologique de l'adresse « mes frères » dans les œuvres de Voltaire est hautement significative. L'expression apparaît à l'improviste dans le petit poème *La Bastille* (1717), puis disparaît pendant quarante ans jusqu'au *Galimatias dramatique* (1757) où elle est utilisée d'une manière exclusivement ironique. Dans les années 1760, en revanche, elle apparaît avec une régularité impressionnante : dans deux œuvres de 1761 (*Sermon du rabbin Akib* et *Lettre de Charles Gouju à ses frères*), quatre de 1762 (*Sermon de cinquante*, *Extrait des sentiments de Jean Meslier*, *Balance égale* et *Histoire de l'empire de Russie sous Pierre le Grand*), une de 1763 (*Instruction pastorale de l'humble évêque d'Alétopolis*),

1 *Sermon du rabbin Akib*, prononcé à Smyrne le 20 novembre 1761. Traduit de l'Hébreu, OCV, t. 52 (2011), p. 513.

2 *Ibid.*, p. 515.

quatre de 1764 (*Pot-pourri, Discours aux Welches*, les articles « Gloire » et « Résurrection » du *Dictionnaire philosophique*), deux de 1765 (*Mandement du révérendissime père en Dieu Alexis* et *Questions sur les miracles*), une de 1766 (*Lettre au docteur Jean-Jacques Pansophe*), quatre de 1767 (*Homélies prononcées à Londres, La Défense de mon oncle, Les Honnêtetés littéraires* et l'article « Arius » du *Dictionnaire philosophique*), deux de 1768 (*Homélie du pasteur Bourn* et *Sermon prêché à Bâle*), quatre de 1769 (*Cinquième homélie prononcée à Londres, Discours de l'empereur Julien, Collection d'anciens évangiles* et *Les Adorateurs*). L'expression se retrouve dans quatre œuvres de 1771 (*Sermon du papa Nicolas Charisteski* et trois articles des *Questions sur l'Encyclopédie* : « Église », « Gueux », « Prêtres des païens ») et deux textes de 1772 (*Il faut prendre un parti* et l'article « Volonté » des *Questions*). Enfin, en 1776, elle apparaît dans la traduction de deux passages de l'Ancien Testament dans *La Bible enfin expliquée*.

122

La coïncidence avec la correspondance est presque parfaite. Dans ce corpus, la première apparition des « frères » de Voltaire peut être datée du 13 août 1760 (D9137) et la dernière du 1^{er} mai 1768 (D14991), dans deux lettres adressées l'une comme l'autre à D'Alembert. On trouve dix occurrences de cette expression en 1761, quatorze en 1762, onze en 1763, cinq en 1764, une en 1766 et une dernière, comme nous l'avons vu, en 1768³. Il ressort nettement de ces données que l'invocation « mes frères » est étroitement liée à la bataille de Voltaire contre l'*Infâme*.

Il ne s'agit bien sûr pas seulement d'une concomitance temporelle, mais d'une pleine consonance thématique : depuis 1717, Voltaire avait situé ses frères parmi les « gens de bien »⁴. Dans ses œuvres, les frères de Voltaire apparaissent comme des « hommes qui poss[èdent] l'intelligence »⁵, « plein[s] de respect et de l'amour filial », « animé[s] de la charité la plus fraternelle »⁶, « bons citoyens [et] bons sujets du roi »⁷. Ils appartiennent aux nationalités les plus diverses (Charles Gouju s'adresse à « [s]es chers frères les Allemands, les Anglais, et même les Italiens »⁸) et croient fermement en « un Être suprême, un créateur,

3 1761 : D9513, D9523, D9699, D9887, D9934, D9958, D9983, D9990, D10068, D10110, D10146 ; 1762 : D10305, D10315, D10342, D10367, D10397, D10621, D10755, D10764, D10810, D10813, D10816, D10835, D10837 ; 1763 : D10875, D10930, D10933, D10957, D11050, D11061, D11085, D11131, D11134, D11270, D11487 ; 1764 : D11612, D11617, D11641, D11873, D12238 ; 1766 : D13382.

4 « Ô gens de bien, mes frères, / que Dieu vous garde d'un pareil logement ! » (*La Bastille*, M, t. 9, p. 354).

5 *Les Adorateurs*, M, t. 28, p. 309.

6 *Du déisme*, M, t. 20, p. 506.

7 *Balance égale*, OCV, t. 56A (2001), p. 246.

8 *Lettre de Charles Gouju à ses frères*, M, t. 24, p. 255. Cf. *La Défense de mon oncle*, chap. 14 : « Les Anglais sont aussi les frères des Français. Cette consanguinité empêche-t-elle que Warburton ne nous haïsse ? » (OCV, t. 64 [1984], p. 224-225).

un conservateur, un juge équitable, qui punit et qui récompense »⁹. Ils sont conscients qu'« il faut [...] épurer la religion »¹⁰, ils se gardent bien « d'imiter ces téméraires qui se vantent à tout propos de travailler à la gloire de Dieu »¹¹, ils pratiquent l'« obéissance aux lois de [leur] vaste empire, la vérité et l'humilité chrétienne »¹², ils sont très critiques à l'égard des enseignements éthiques qu'on peut tirer de l'Ancien Testament¹³ et ils savent que « Dieu en parlant ainsi aux Juifs daigna se proportionner à leur intelligence encore grossière »¹⁴ ; ils contestent qu'on ne puisse être « frères que pour être divisés », de sorte « que ce qui doit vous unir soit toujours ce qui vous sépare »¹⁵, et ils revendiquent le fait que « celui qui partage son pain avec le pauvre vaut mieux que celui qui a comparé le texte hébreu avec le grec, et l'un et l'autre avec le samaritain »¹⁶. Ils n'ont pas l'intention de « condann[er] [leurs] frères aux plus épouvantables supplices pour des causes légères »¹⁷, mais de « rechercher la justice plus que la lumière, de tolérer tout le monde afin [d'être] tolérés »¹⁸, et de « donner du bouillon aux malades, du pain aux pauvres »¹⁹.

La recommandation la plus explicite que Voltaire leur adresse est la suivante : « Soyez donc philosophes, mes chers frères »²⁰. Sur le plan religieux, « être philosophes » signifie pour les frères qu'« [ils] ador[ent] Dieu, [qu'ils] le béniss[ent], [qu'ils] suiv[ent] la loi qu'il [leur] a donnée lui-même par la bouche de Jésus »²¹, puisque l'unique commandement divin est « que nous aimions [Dieu] et que nous soyons justes »²². En ce qui concerne le prochain, « c'est [l']aimer sans doute que de prier Dieu qu'il [le] convertisse »²³ ; en effet, ils croient en un Jésus qui « ne fut point superstitieux, [...] [qui] ne fut point intolérant »²⁴

9 *Lettre de Charles Gouju à ses frères*, M, t. 24, p. 258.

10 *Ibid.*

11 *Dictionnaire philosophique*, art. « Gloire », OCV, t. 36 (1994), p. 174.

12 *Mandement du révérendissime père en Dieu Alexis*, M, t. 25, p. 347.

13 « Quelques-uns de vous, mes frères, m'ont demandé si un prince juif avait une véritable notion de la Divinité, quand à l'article de la mort au lieu de demander pardon à Dieu de ses adultères, de ses homicides, de ses cruautés sans nombre, il persiste dans la soif du sang et dans la fureur atroce des vengeances » (*Homélie prononcées à Londres*, I, OCV, t. 62 [1987], p. 440).

14 *Ibid.*, III, OCV, t. 62, p. 462.

15 *Ibid.*, II, OCV, t. 62, p. 457.

16 *Ibid.*, IV, OCV, t. 62, p. 479.

17 *Ibid.*, III, OCV, t. 62, p. 467.

18 *Cinquième homélie prononcée à Londres*, M, t. 27, p. 564.

19 *Questions sur l'Encyclopédie*, art. « Volonté », M, t. 20, p. 591.

20 *Les Honnêtetés littéraires*, OCV, t. 63^b (2008), p. 146.

21 *Homélie du pasteur Bourn*, M, t. 27, p. 229.

22 *Ibid.*, p. 233.

23 *Ibid.*, p. 234.

24 *Homélie prononcées à Londres*, II, OCV, t. 62, p. 458.

et, pour cette raison, prie même « pour [la] conversion » de l'« impie [et] blasphémateur Nonotte »²⁵. Quant à la conduite générale, Voltaire les exhorte : « vivons en frères avec quiconque voudra être notre frère »²⁶. Et même, par suite : « vivons libres, soutenons nos droits, et buvons du meilleur »²⁷.

L'identité religieuse de la fraternité est controversée ; il semble même que Voltaire entende brouiller les pistes délibérément. Dans *Balance égale*, il spécifie que ses frères ne sont « ni jansénistes ni molinistes »²⁸, mais dans *Pot-pourri* il s'adresse d'une manière polémique à « ses frères les jésuites »²⁹. Les catholiques romains sont, avec réserve, comptés au nombre des frères, avec tous les chrétiens, comme le montre ce passage de la *Cinquième homélie prononcée à Londres* :

Nous ne regardons pas comme nos ennemis ces chrétiens appelés quakers, ou anabaptistes, ou mennonites, qui ne communient point ; les presbytériens, qui communient en mangeant spirituellement Jésus-Christ ; les luthériens et les anglicans, qui mangent à la fois le corps et le pain, et boivent à la fois le sang et le vin ; et les papistes même, qui prétendent manger le corps et boire le sang, en ne touchant ni au pain ni au vin. Nous ne comprenons rien aux idées ou plutôt aux paroles des uns et des autres ; mais nous les regardons comme des frères dont nous n'entendons pas le langage³⁰.

La religion des frères est changeante : dans le *Sermon du rabbin Akib*, ils sont juifs, dans l'article « Gloire » ils sont musulmans³¹, parfois ils sont orthodoxes³² et, dans un cas, ce sont même « des gueux et des convulsionnaires »³³. Ce qui importe, comme cela est expliqué dans la *Lettre de Charles Gouju*, c'est que leur « profession de foi » soit la même que celle « de tous les honnêtes gens »³⁴, dans la droite ligne de l'idéal religieux et politique de Voltaire.

Une contre-preuve est offerte par l'emploi ironique de « mes frères », prononcé parfois par des personnages peu dignes de foi ou suspects, de manière à faire

25 *Les Honnêtetés littéraires*, OCV, t. 63B, p. 145.

26 *Sermon prêché à Bâle*, OCV, t. 67 (2007), p. 46.

27 *Questions sur les miracles*, M, t. 25, p. 420.

28 *Balance égale*, OCV, t. 56A, p. 246.

29 *Pot-pourri*, M, t. 25, p. 265.

30 *Cinquième homélie prononcée à Londres*, M, t. 27, p. 559-560.

31 « Ben-al-bétif, ce digne chef des derviches leur disait un jour : “Mes frères, il est très bon que vous vous serviez souvent de cette sacrée formule de notre Koran, *Au nom de Dieu très miséricordieux*” » (*Dictionnaire philosophique*, art. « Gloire », OCV, t. 36, p. 174).

32 « Ces épouvantables extravagances n'ont jamais été reprochées, grâce au ciel, à la vraie Église, à l'Église grecque. Nous avons eu nos sottises, nos impertinences comme les autres, mes chers frères, mais jamais de telles horreurs » (*Sermon du papa Nicolas Charisteski*, OCV, t. 73 [2004], p. 308).

33 *Questions sur l'Encyclopédie*, art. « Gueux », M, t. 19, p. 323.

34 *Lettre de Charles Gouju à ses frères*, M, t. 24, p. 259.

ressortir par contraste les vertus des véritables membres de la fraternité. Voltaire utilise ce procédé *a contrario* dans *Galimatias dramatique* (1757). Le texte s'ouvre sur les paroles d'un jésuite qui appelle « mes chers frères » les Chinois en leur expliquant qu'ils « n'[ont] qu'à croire sur-le-champ tout ce qu'[il leur] annonce »³⁵ ; ce à quoi un janséniste répond en invitant les mêmes frères à ne se faire « point baptiser par la main d'un moliniste »³⁶, un quaker à ne se faire baptiser « ni par la patte de ce renard, ni par la griffe de ce tigre »³⁷, un puritain à ne pas se laisser tromper par « l'aveuglement de tous ces gens ici, et le vôtre », et ainsi de suite³⁸. On peut en déduire que les vrais frères, chinois ou non, ne se feront jamais convertir par aucun d'entre eux. De la même façon, dans la *Lettre au docteur Jean-Jacques Pansophe* (1766), Voltaire montre un groupe d'hommes occupés à « brouter l'herbe dans Hyde-Park ou manger du gland dans la forêt de Windsor » ; à ces créatures qui se tiennent « à quatre pattes dans l'assemblée des bêtes », l'*alter ego* de Rousseau, à l'article de la mort, adresse ces paroles : « Comme ainsi soit, mes frères, que j'ai travaillé sans relâche à vous rendre sots et ignorants, je meurs avec la consolation d'avoir réussi, et de n'avoir point jeté mes paroles en l'air »³⁹. Les frères de Voltaire ne sont quant à eux ni « sots » ni « ignorants », et se tiennent debout parce que, du moins d'après le discours de Ben-al-bétif dans l'article « Gloire », ce sont des « animaux à deux pieds sans plumes »⁴⁰.

L'emploi de l'incise « mes frères » dans le *Sermon des cinquante* est particulièrement significatif. Avec une maîtrise stylistique remarquable, Voltaire l'utilise comme un refrain pour attirer de temps à autre l'attention du public, en mettant en évidence les points saillants du discours et en créant ainsi un véritable manifeste de sa fraternité. De cette lecture sélective du *Sermon*, on déduit tout d'abord que « la religion est la voix secrète de Dieu, qui parle à tous les hommes »⁴¹, et par conséquent que les massacres perpétrés par Moïse sont un « digne prélude, [un] digne exemple [...] des persécutions en matière de religion »⁴² ; que le meurtre d'un roi par un prêtre est « l'action la plus détestable et la plus consacrée »⁴³ ; que les preuves de la vérité du christianisme sont fondées sur les prophéties les plus absurdes d'Isaïe et sur les penchants

35 *Galimatias dramatique*, M, t. 24, p. 75.

36 *Ibid.*

37 *Ibid.*, p. 76.

38 *Ibid.*

39 *Lettre au docteur Jean-Jacques Pansophe*, M, t. 26, p. 25.

40 *Dictionnaire philosophique*, art. « Gloire », OCV, t. 36, p. 175.

41 *Sermon des cinquante*, OCV, t. 49A (2010), p. 71.

42 *Ibid.*, p. 83.

43 *Ibid.*, p. 89.

alimentaires les plus discutables d'Ézéchiël⁴⁴ ; qu'« à chaque dispute, les rois, les princes, sont massacrés »⁴⁵ ; que le fait de tromper le peuple avec les dogmes est un « outrage au genre humain »⁴⁶ ; qu'enfin, « les hommes seront plus gens de bien, en étant moins superstitieux »⁴⁷.

Si l'enquête sur l'identité des frères réserve peu de surprise, il est beaucoup plus intéressant de s'interroger sur la nature des personnages auxquels Voltaire donne la parole et auxquels, par conséquent, il s'identifie lorsqu'il s'agit de s'adresser à la fraternité. À deux exceptions près – Pierre le Grand dans l'*Histoire de l'empire de Russie* et Rousseau dans la *Lettre au docteur Jean-Jacques Pansophe* –, il s'agit toujours soit d'*alter ego* de Voltaire soit de religieux. Dans le premier cas, ce peuvent être des anonymes comme la voix de *Pot-pourri*, ou des personnages ayant une identité plus ou moins définie comme Charles Gouju et le neveu de l'abbé Bazin dans *La Défense de mon oncle*. Il est cependant bien plus fréquent que Voltaire fasse s'exprimer des religieux de tous ordres et de tous rangs. Nous trouvons ainsi un jésuite, un janséniste, un quaker et un puritain dans *Galimatias dramatique* ; un prédicateur allemand dans le *Sermon des cinquante* et un autre anglais dans les *Homélies prononcées à Londres* ; le « digne chef des derviches » Ben-al-bétif⁴⁸ ; l'évêque Osius au temps du concile de Nicée ; un frère capucin et l'évêque du Puy-en-Velay dans *Les Honnêtetés littéraires* ; le curé Jean Meslier, le pasteur anglican Bourn, l'évangélique Josias Rossette, le prévôt de la paroisse de « Saint-Leu et Saint-Giles »⁴⁹, les popes orthodoxes Alexis et Nicolas Charisteski, le pape Honorius I^{er}, le Dalai Lama, Loth et même, en trois occasions, saint Paul : dans l'article « Résurrection » du *Dictionnaire philosophique*, dans le *Discours de l'empereur Julien* et dans l'article « Église » des *Questions sur l'encyclopédie*⁵⁰.

44 « Enfin, sous le gouvernement sage des Romains, il naît un roi aux Hébreux, et ce roi, mes frères, ce Silo, ce Messie, vous savez qui il est. [...] Voilà, mes frères, ce que les chrétiens ont détourné en faveur de leur Christ : voilà la prophétie qui établit le christianisme. [...] Voici, mes frères, une de ces belles et éclatantes prédictions : le grand prophète Ézéchiël voit un vent d'aquilon, et quatre animaux, et des roues de chrysolite toutes pleines d'yeux, et l'Éternel lui dit : *Lève-toi, mange un livre*. [...] Oui, mes frères, le prophète mange son pain d'orge avec ses excréments » (*ibid.*, p. 111-116).

45 *Ibid.*, p. 133.

46 *Ibid.*, p. 135.

47 *Ibid.*, p. 138.

48 *Dictionnaire philosophique*, art. « Gloire », OCV, t. 36, p. 174.

49 *Questions sur l'Encyclopédie*, art. « Gueux », M, t. 19, p. 323.

50 Il convient de souligner que, devant choisir un modèle religieux, Voltaire tendra à s'identifier plus souvent à Paul qu'au Christ, comme José-Michel Moureaux l'a finement établi dans son article « Voltaire apôtre. De la parodie au mimétisme » (*Poétique*, n° 66 [avril 1986], p. 159-177), repris ici même p. 23-46 : « Car Paul en son temps déjà contestait une religion bien établie pour en fonder une rivale ; son "Infâme" à lui était le judaïsme » (p. 40).

Il est exclu que Voltaire se soit identifié à chacun d'entre eux. Cependant, nous pouvons déduire avec certitude de ces observations que, dans ses intentions, l'adresse « mes frères » devait selon toute probabilité être prononcée par une personne revêtue d'une charge religieuse et que, par conséquent, de l'adresse à une fraternité dérivait une autorité indiscutable et sacrée. Celui qui possède un public de frères qui l'écoute dans un silence respectueux doit, par la force des choses, être un patriarche.

Cette interprétation est conforme à celle que José-Michel Moureaux expose dans son article « Voltaire apôtre ». Comme on le sait, Voltaire sera appelé « patriarche » par ses disciples, précisément à la suite de la diffusion de son œuvre grâce à une attitude extrêmement semblable à celle des différentes figures religieuses qu'il fera s'exprimer : il s'adressera en effet à un public – variable – d'adeptes auxquels il confiera la diffusion de sa parole. Or, J.-M. Moureaux remarque que l'attitude de Voltaire peut être qualifiée « globalement de religieu[se], puisqu'il emprunte au judéo-christianisme un vocabulaire, des expressions et des images dont le plus grand nombre provient de l'Écriture ou de la liturgie, ou encore de formules volontiers utilisées par les clercs »⁵¹. Il est indubitable que le choix d'utiliser durant une décennie entière le refrain « mes frères » participe de la même stratégie, rendant évident le fait que Voltaire ne peut se penser lui-même ni penser son œuvre sans recourir aux « structures de l'«anti-Église» qu'il s'est donné pour tâche d'édifier dans le but d'éliminer l'Infâme »⁵².

Et pourtant, ce choix se situe sur un plan différent de celui que J.-M. Moureaux définit comme le « registre métaphorique »⁵³. Comme nous l'avons vu, les occurrences ironiques de l'adresse « mes frères » sont significativement minoritaires par rapport à l'emploi sérieux de l'expression ; c'est également pour cette raison qu'il n'est pas possible de réduire cette adresse à la pure et simple parodie d'un langage religieux. Si, pour J.-M. Moureaux, les rapports entre hypertexte (le texte de Voltaire) et hypotexte (le langage religieux de référence) se fondent tantôt sur l'imitation et tantôt sur la transformation, unies par l'« application plaisante du texte “sacré” à un sujet “profane” »⁵⁴, l'emploi de « mes frères » semble échapper à cette définition.

Lorsque Voltaire écrit « mes frères » dans ses œuvres, et surtout dans sa correspondance, il paraît plutôt vouloir aller au-delà du pastiche et mettre en œuvre un mimétisme le conduisant à l'identification totale – on pourrait dire à

51 *Ibid.*, ci-dessus, p. 23.

52 *Ibid.*, p. 24.

53 *Ibid.*, p. 26.

54 *Ibid.*, p. 31.

l'identification mystique – entre son propre groupe de disciples et la structure de l'Église qu'il combat⁵⁵. Peut-être n'y a-t-il pas d'exemple qui, mieux que le refrain « mes frères », démontre le passage naturel du mimétisme de Voltaire du « régime ludique » au « régime sérieux »⁵⁶, dans lequel « transformation sémantique » et « transposition thématique »⁵⁷ confluent vers le même objectif concret – la diffusion du Verbe du patriarche Voltaire par ses disciples et frères.

128

C'est dans ce contexte qu'il convient d'interpréter le cas du rabbin Akib. Si l'on considère l'ordre chronologique, il s'agit du premier prédicateur auquel Voltaire semble s'identifier pleinement, en partageant toutes ses paroles au-delà de la mascarade. On peut sans aucun doute dire que, lorsqu'il lui donne la parole, Voltaire, pour la première fois, dit « mes frères » en s'investissant d'une autorité religieuse. Nous réussissons à distinguer la voix du rabbin lorsque ce dernier fait l'éloge de la « louable coutume [des Juifs] de [s']accuser devant Dieu de [leurs] fautes, de [se] confesser pécheurs dans [leur] temple »⁵⁸ ; nous distinguons la voix de Voltaire lorsque, tout à coup, le rabbin devient résolument anti-judaïque et reconnaît que les Juifs « [ont] été un peuple barbare, superstitieux, ignorant, absurde »⁵⁹. Mais est-ce lui ou Voltaire qui déclare solennellement que les autodafés « ne sont pas des actes de charité »⁶⁰ ? Est-ce lui ou Voltaire qui critique l'éventualité que « le roi de Portugal n'a[it] pas le droit de faire condamner par ses juges un kalender accusé de parricide »⁶¹ ? Est-ce lui ou Voltaire qui se lamente : « Ah ! mes frères, quelle raison pour brûler des hommes »⁶² ? Il est clair que, dans ces circonstances, les voix de Voltaire et du rabbin Akib se superposent à la perfection.

Est-il possible que Voltaire, d'ordinaire peu tendre avec les Juifs, s'identifie à l'un d'eux et les accueille tous au nombre de ses frères ? Une clef interprétative est fournie par le rabbin Akib lui-même qui, au beau milieu de son discours passionné, laisse échapper une protestation apparemment incongrue :

Nous n'apprenons pas que tous nos frères aient été mangés après avoir été jetés dans le bûcher : mais nous devons le présumer de deux jeunes garçons de

55 « Le Voltaire acharné à détruire l'Infâme, c'est-à-dire le dogmatisme organisé et persécuteur qu'est devenue l'Église de son temps, semble au contraire avoir été fasciné par la mentalité et l'organisation de l'Église primitive. [...] Or, cette "église de la sagesse" comprend, comme l'autre, sa hiérarchie, ses saints, ses patriarches et ses martyrs » (*ibid.*, p. 38-39).

56 *Ibid.*, p. 45.

57 *Ibid.*

58 *Sermon du rabbin Akib, OCV*, t. 52, p. 519.

59 *Ibid.*, p. 529.

60 *Ibid.*, p. 514.

61 *Ibid.*, p. 516.

62 *Ibid.*, p. 521.

quatorze ans qui étaient fort gras, et d'une fille de douze qui avait beaucoup d'embonpoint et qui était très appétissante⁶³.

Ce passage s'explique par l'obsession de Voltaire pour l'anthropophagie. Dans *Les Questions de Zapata* (1767), il exprimera le même doute d'un point de vue exactement opposé : « Quand je rencontrerai des filles juives », se demande le catholique Zapata, « dois-je coucher avec elles avant de les faire brûler ? Et lorsqu'on les mettra au feu, n'ai-je pas le droit d'en prendre une cuisse ou une fesse pour mon souper avec des filles catholiques ? »⁶⁴. L'intérêt de Voltaire pour ce thème apparaît précisément en 1761, comme il ressort de l'une de ses lettres à la marquise du Deffand : « Je vous prouverais qu'il n'y a point eu de peuple qui n'ait mangé communément des petits garçons et des petites filles ; et vous m'avouerez même que ce n'est pas un aussi grand mal d'en manger deux ou trois, que d'en égorger des milliers, comme nous faisons poliment en Allemagne » (D9542). Ses sources sur ce sujet semblent être surtout Jonathan Swift qui, en 1729, avait publié son célèbre *Modest proposal for preventing the children of poor people from being a burthen to their parents or the country, and for making them beneficial to the public*⁶⁵, et le passage biblique d'Ézéchiel, xxxix, 20, dans lequel le Seigneur promet aux Hébreux : « Et vous vous soulerez sur ma table de la chair des chevaux, et de la chair des cavaliers les plus braves, et de tous les hommes de guerre ». C'est de ce dernier extrait que Voltaire tire la certitude avec laquelle il fait admettre au rabbin Akib, à la fin de son sermon, que « [leurs] ennemis [leur] font aujourd'hui un crime [...] d'avoir aussi immolé des hommes, d'en avoir même mangé »⁶⁶.

L'anthropophagie apparaît clairement comme un symbole de la persécution religieuse. L'ambivalence de Voltaire, qui montre les juifs occupés tantôt à manger leur prochain, tantôt à être mangés par lui, établit de fait une discrimination

63 *Ibid.*, p. 522.

64 *Les Questions de Zapata*, OCV, t. 62, p. 407.

65 « It is true that a child just dropped from its dam may be supported by her milk for a solar year with little other nourishment. [...] And it is exactly at one year old that I propose to provide for them in such a manner as, instead of being a charge upon their parents, or the parish, or wanting food and raiment for the rest of their lives, they shall, on the contrary, contribute to the feeding and partly to the clothing of many thousands. [...] I have been assured by a very knowing American of my acquaintance in London, that a young healthy child, well nursed, is at a year old a most delicious, nourishing, and wholesome food, whether stewed, roasted, baked or boiled, and I make no doubt that it will equally serve in a fricassee, or a ragout. [...] A child will make two dishes at an entertainment for friends, and when the family dines alone the fore or hind quarter will make a reasonable dish, and seasoned with a little pepper or salt will be very good boiled on the fourth day, especially in winter » (Jonathan Swift, *A modest proposal*, dans Jonathan Swift, éd. Angus Ross et David Woolley, Oxford, Oxford University Press, coll. « The Oxford Authors », 1984, p. 492-494).

66 *Sermon du rabbin Akib*, OCV, t. 52, p. 529.

fondamentale : il les soutient et les défend lorsqu'ils sont victimes de la persécution (et donc d'une anthropophagie métaphorique) ; il les blâme et les attaque lorsqu'ils deviennent persécuteurs. Éclatante, dans le *Sermon du rabbin Akib*, est l'opposition entre « nos frères » qui sont mangés et la considération initiale sur la civilisation catholique occidentale : « en vérité, dans le peu que j'ai lu moi-même des nations voisines, j'ai cru lire celle des anthropophages »⁶⁷. Aussi les frères de Voltaire se définissent-ils avant tout par leur opposition à tout type de persécution religieuse. Quoique anthropophages dans leur passé biblique, les Juifs sont accueillis de plein droit au nombre des frères de Voltaire, comme victimes de la persécution chrétienne.

130

Le 8 février 1762, Voltaire écrit à Damilaville : « On dit, mes chers frères, qu'on [...] a imprimé une petite feuille intitulée le *Sermon du rabbin Akib* » (D10315). Il s'agit d'une lettre à double sens : Voltaire reconnaît et nie simultanément la paternité de l'œuvre, en souhaitant « que le nom du frère ermite ne soit jamais prôné quand il s'agit de petits envois aux frères » ; surtout, il lie inextricablement cette œuvre à la correspondance, par un petit artifice rhétorique. Dans la lettre, en effet, il parle du *Sermon* en s'adressant à ses destinataires exactement avec les mots, « mes chers frères », par lesquels débute le rabbin Akib, comme s'il suggérait implicitement son identification avec le personnage fictif.

Il est certain que, dans les lettres adressées à ses « frères », Voltaire tendait à adopter un ton religieux. Parfois, il le faisait de manière parodique, en saluant par exemple « [ses] frères en Bélzebuth » (D9523), ou en les confiant à une communion des saints résolument déiste : « que Socrate, Platon, Lucrèce, Épictète, Marc Antonin, Julien, Bayle, Shaftesburi, Bolingbroke, Midleton, aient tous mes chers frères en leur sainte et digne garde ! » Il n'est pas rare que, lorsqu'il s'adresse à ses frères « en Dieu et en la nature » (D10835), sa phraséologie soit ouvertement calquée sur celle d'un prédicateur : « Je vous donne ma bénédiction du fond de mon cabinet et de mon cœur » (D10110), « Dieu vous bénira » (D10810), « *Orate fratres* » (D11617).

Voltaire parle en religieux parce qu'il entend confier à ses frères une mission bien précise, sur laquelle il insiste maintes fois : « engagez tous mes frères à poursuivre l'inf... de vive voix et par écrit sans lui donner un moment de relâche » (D10305) ; « écrasez l'infâme je vous en conjure » (D10342) ; « *Valete fratres, estote fortes contra fanaticos* » (D10367) ; « continuez à éclairer le monde que vous devez tant mépriser » (D10755) ; « prêchez avec force et écrivez avec adresse » (D10810) ; « combattons l'inf... jusqu'au dernier soupir » (D10837). En novembre 1762, il déclare explicitement qu'« [il] achever[a] [s]a vie dans la douce espérance qu'un jour un de [leurs] dignes frères écrasera l'hydre »

67 *Ibid.*, p. 520.

(D10813) et, six années plus tard, il admettra même qu'« il n'importe de quelle main la vérité vienne, pourvu qu'elle vienne » (D14991).

En l'espèce, l'un des devoirs immédiats des frères consiste dans la diffusion de livres. Il peut s'agir d'œuvres philosophiques qui sont disséminées à travers l'Europe, de textes que Voltaire réclame avec insistance, parfois même de produits de l'apologie chrétienne comme *La Religion chrétienne prouvée par les faits* de Houtteville, que Damilaville envoie à Voltaire en 1762. En une occasion, Voltaire va jusqu'à louer comme un « excellent ouvrage » (D10827) les *Éclaircissements historiques* qu'il venait lui-même d'ajouter à son *Essai sur les mœurs*. Entre tous ces hommes s'instaure un commerce extrêmement intense de textes clandestins, inauguré précisément par le *Sermon du rabbin Akib* : Voltaire, comme s'il voulait confirmer la nature religieuse de son attitude, envoie le texte comme étrenne de Noël à ses correspondants les plus fiables. Le 23 décembre 1761, il l'adresse à Claude Philippe Fyot de la Marche⁶⁸, le jour suivant à la duchesse de Saxe-Gotha⁶⁹ et le jour de Noël à Jacob Vernes, en l'accompagnant d'une ébauche de prière : « *In nomine Dei* [...] voici l'ouvrage d'un rabbin » (D10230). Dans les premiers mois de l'année suivante, Voltaire, partagé entre la prudence et l'enthousiasme, continue de diffuser le *Sermon*. Sa tactique était à l'image d'une toile d'araignée, dans laquelle la voix d'Akib devait arriver d'aussi loin que possible, tandis qu'aux auditeurs les plus proches de son centre, et à eux seuls, il était donné de connaître la véritable identité de l'auteur.

Le secret est fondamental dans les rapports que Voltaire entretient avec ses frères, et la discrétion est la première qualité que Voltaire leur garantit, en l'exigeant en retour : « Que mes frères évitent sur toute chose les déclamations » (D9958), écrit-il en août 1761. En janvier 1763, il affirme : « Je ne veux point compromettre mes frères » (D10875). Peu de jours plus tard, il insiste : « Gardez-moi un profond secret mes frères, il ne faut pas que mon nom paraisse, je n'ai pas bon bruit » (D10933). Quand viendra le moment de diffuser le *Traité sur la tolérance*, Voltaire exposera une théorie qui rend évidente sa conception de la fraternité :

Quant au traité véritable de la tolérance, ce sera un secret entre les adeptes. Il y a des viandes que l'estomac du peuple ne peut pas digérer, et qu'il ne faut servir qu'aux honnêtes gens. C'est une bonne méthode dont tous nos frères devraient user (D11134).

68 « Puisque je suis en train sur ces belles matières je prends la liberté de vous envoyer un petit sermon qu'on m'a fait tenir ces jours passés et que vous ne montrerez pas à l'ambassadeur du Portugal. Le rabbin Akib me paraît un bon diable. Vous pensez sans doute comme lui au judaïsme près. Personne n'a moins l'air d'un Juif que vous » (D10223).

69 « Si vous aimez les sermons, Madame, en voici un qu'on vient de m'envoyer de Smirne, et qui pourra vous édifier » (D10227).

Par conséquent, la fraternité se présente comme un groupe fermé, élitaire et extrêmement choisi, une « bonne compagnie » dont le devoir est de « gouverner le public, le vrai public, devant qui toutes les petites brochures, tous les petits journaux des faux chrétiens disparaissent, et devant qui la raison reste » (D9513). En nous fondant sur les paroles mêmes de Voltaire, nous pouvons déduire que ses membres sont au nombre de huit. Sept d'entre eux sont les destinataires de ses lettres « aux frères » : D'Alembert, le seul que Voltaire traite en égal, le considérant comme « [s]on cher ami, [s]on cher philosophe » (D14991), « [s]on cher frère et [s]on maître » (D13382) ; Damilaville, que Voltaire gratifie de plus de cinq cents lettres de 1760 à sa mort en 1768, en ne manquant jamais de louer « frère Damilaville qui est à la tête de trente bureaux [et] se donne la peine pour les frères, se trémousse, écrit [...] Vive frère Damilaville ! » (D9958) ; Thieriot, à qui, au contraire, il reproche continuellement d'être « un philosophe trop apathique » (D10957), « un paresseux » qui n'écrit « que par boutade » (D9958) bien qu'il « n'a[it] rien à faire » (D9990) ; suivent Helvétius, les frères éditeurs Gabriel et Philibert Cramer et le pasteur suisse Jacob Vernes. À ceux-ci, on peut ajouter de plein droit Condillac, le seul que Voltaire définit explicitement comme « un de [leurs] frères » (D12238), quoiqu'il le fasse seulement après avoir appris la nouvelle, par la suite démentie, de sa mort de la variole. Diderot et Marmontel, bien qu'appelés « nos philosophes » (D11641), n'entrent jamais explicitement dans la fraternité, contre laquelle sont rangés en ordre de bataille « les Freron, les Hayet, les Caveirac, les Chaumé, les Gauchat, et tous les énergumènes et tous les fripons ennemis des frères » (D9523), ainsi que Rousseau, évidemment, qui « eût été un Paul s'il n'avait pas mieux aimé être un Judas » (D10755). Si le réactionnaire archevêque de Paris, Christophe de Beaumont, est compté au nombre « de [leurs] frères » (D10957), c'est avec des intentions ouvertement sarcastiques.

La liste des frères qui entouraient Voltaire dans la vie réelle permet de tracer un peu mieux les frontières de son milieu intellectuel. Avant toute chose, il convient de souligner une distinction notable entre la fraternité publique, qui ressort des œuvres, et la fraternité privée : la première est ouverte à tous les hommes de bien ou, pour employer un terme évangélique, à tous les hommes de bonne volonté⁷⁰, sans distinction de richesse, d'instruction ou de religion ; la seconde, beaucoup plus restreinte, est limitée aux philosophes dans lesquels Voltaire pouvait trouver un reflet de lui-même, comme D'Alembert et Condillac, ou auxquels, comme Damilaville, il pouvait assigner des fonctions de différents

70 Dans *L'Ingénu*, en effet, le protagoniste, véritable *alter Christus*, se trouve à un moment donné entouré par « une douzaine de jeunes gens de bonne volonté » ; cependant, il ne les appelle pas « mes frères » mais « mes amis » (OCV, t. 63c [2006], p. 237).

types « au nom de la vérité et du [s]ien » (D10837). Il est intéressant de noter que tous les frères destinataires de ses lettres sont plus jeunes que Voltaire. À part Thieriot, qui était son cadet de trois ans, le plus âgé était Helvétius, qui avait vingt-et-un an de moins que lui ; Jacob Vernes avait même trente-quatre ans de moins. Il s'agissait décidément de frères mineurs.

À cette distinction fait contrepoids une identité essentielle entre prédications publique et privée : dans les deux cas, les bons frères sont ceux qui sont suspendus aux lèvres de Voltaire et qui luttent à ses côtés, à petite ou à grande échelle, pour *écraser l'Infâme*. À cet égard, il est plausible qu'à ses yeux vaille la définition donnée par Jésus dans Luc, VIII, 21 : « Mes frères sont ceux qui écoutent la parole de Dieu, et qui la pratiquent ». Il n'est pas douteux que, pour Voltaire, mettre en pratique la parole de Dieu signifie s'engager en faveur de la tolérance ; et il est certain que, dans ce cas précis, la parole de Dieu est le verbe du déisme interprété et diffusé par Voltaire.

Peut-être est-ce le genre même du sermon qui illustre le mieux l'ambition voltairienne d'élever le patriarche au-dessus de ses fidèles (et ce n'est pas un hasard si Voltaire n'a pas composé moins de quatre sermons et six homélies). Voltaire est l'auteur de nombreux dialogues mais, à y bien regarder, l'adresse « mes frères » est employée une seule fois dans une forme dialoguée ; or, puisqu'il s'agit du *Galimatias dramatique*, c'est l'un des rares cas où Voltaire utilise l'expression de manière ironique et, pour ainsi dire, inversée. Il est évident que, lorsque Voltaire écrit « mes frères », il n'imagine pas un dialogue avec eux : il présuppose au contraire l'existence d'un public dont la seule fonction est d'écouter en se taisant. Cet emploi univoque de l'adresse dans son œuvre jette une autre lumière sur ses rapports avec le cercle de ses correspondants les plus intimes, qui apparaissent surtout comme les destinataires des exhortations, des enseignements et parfois des piques de Voltaire, sans que leur soit donnée la moindre possibilité de répondre.

Enfin, il convient de noter que la lutte idéologique contre l'Infâme est menée par Voltaire sur un plan exclusivement religieux. Voltaire va défier l'Église sur son propre terrain, sans tenter de l'entraîner dans un domaine abstrait, exclusivement politique ou éthique. La mobilisation des « frères » est décisive de ce point de vue : sans eux, Voltaire ne pourrait opposer église et église (au sens étymologique d'*ecclesia*, assemblée). Mais, de la même manière, les « frères » ne pourraient rien sans Voltaire, puisque leur union serait impuissante si elle n'était organisée selon une hiérarchie rigoureuse (précisément ecclésiastique) au sommet de laquelle trône l'auteur des sermons, des homélies et des lettres adressées aux frères, c'est-à-dire le patriarche.

Lorsqu'il s'adresse à ses « frères », Voltaire se revêt donc d'une autorité religieuse, soit qu'il parle d'une manière ésotérique à ses correspondants les plus fiables,

soit qu'il se déguise en rabbin, évêque ou derviche pour atteindre les frontières les plus lointaines : indépendamment de l'identité des destinataires auxquels Voltaire s'adresse, sa voix résonne toujours bien plus distinctement et bien plus haut que celle des autres frères. La caractéristique principale de la fraternité constituée par Voltaire est que ce dernier devait être davantage semblable à un père ou à un patriarche ; pour paraphraser George Orwell, il devait être plus frère que les autres.

(Traduit de l'italien par Hélène Rochas.)